



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU
- ◆ Me comprometo a utilizar esta copia privada sin finalidad lucrativa, para fines de investigación y docencia, de acuerdo con el art. 37 del T.R.L.P.I. (Texto Refundido de la Ley de Propiedad Intelectual del 12 abril 1996)

voudra bientôt plus que comme moyens de son action.

Nous pourrions donc dire que pour chacun de nous la conquête de son corps s'est effectuée en deux temps : dans la vie utérine il a prélevé dans le sang de sa mère les éléments qu'il a combinés en un corps ; puis, à partir de sa naissance, c'est ce corps à peine achevé qu'il a pris graduellement en mains. A la prise aveugle des matériaux a succédé la prise consciente, laborieuse, tâtonnante, de l'outil, phase préliminaire et indispensable de l'œuvre personnelle. La naïve initiative, qui éclot à la naissance, dispose bientôt de ses frêles moyens d'action. La personne, à vrai dire, n'a encore rien fait ; mais elle est désormais outillée, équipée, apte à agir.

CHAPITRE V

La Volonté personnelle

Toute naissance, avons-nous dit, fait éclore du sein d'une volonté ethnique une volonté individuelle. Désormais ce n'est plus seulement la race qui s'affirme : *quelqu'un* a paru, qui fait effort pour épanouir et défendre son être propre.

I. — Que veut donc le nouveau-né ? Manifestement il l'ignore. Des inclinations, des besoins, voilà ce qui s'est individualisé en lui. Et ce n'est pas instantanément que ces tendances (qui sont comme l'étoffe de son être), s'aperçoivent de leur présence et connaissent les buts vers lesquels elles sont orientées. Elles sont moins des directions que des poussées, moins même des appétitions accusées que des inquiétudes. Mais la vie, en les faisant jouer au contact des choses, les rend chaque jour plus conscientes et plus précises : elle les transforme progressivement en *désirs*. Aussi longtemps qu'une tendance ne s'est pas heurtée aux réalités du dehors, elle ignore ce qui peut l'assouvir et ce qui peut la contrarier : elle n'apporte pas avec elle la représentation de sa fin. C'est l'exercice qui la

lui révèle. Le jour où, tâtonnante, elle a rencontré ce qui l'a satisfaite, elle est devenue l'*appel* à un objet précis. Désormais elle n'avance plus aveugle, ignorant à quoi elle aspire : le souvenir de son exercice lui a fourni l'image de son but. — Le nouveau-né, à présent que sa conscience s'est éveillée et que les occurrences de la vie l'ont déjà éprouvé de cent manières, sait quels actes et quels objets lui plaisent ou lui répugnent, ce qu'il a donc en affection ou en aversion, c'est-à-dire en somme, ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas.

On pourrait presque dire qu'avec la première lueur (combien modeste !) de sa pensée, sa volonté a changé de sens. La « *vis a tergo* » de l'instinct est devenu la « *vis ab ante* », de la tentation. De poussée, elle est devenue attrait. A la pression obscure du passé succède la perspective de l'avenir, éveillant et guidant désormais l'élan de la personne.

Mais ce *tableau des fins* n'est pas le produit automatique de la simple mémoire : il manifeste bientôt une systématisation et une subordination, où se marque l'originalité de chacun. Sans doute, ce fut tout d'abord au hasard de l'occasion que chaque tendance se révéla ; l'exercice auquel la vie la provoqua lui fit sentir du même coup (mais pour elle seule) son existence et le sens de son assouvissement. Et il en fut ainsi successivement pour chacune d'elles. L'esprit en fut-il demeuré là, que son action serait dispersée et sans suite ; il n'aurait jamais dépassé la période stérile des caprices, où l'énergie se dépense en gestes désordonnés, sinon contradictoires. Mais sur

les données, toujours plus riches, de la mémoire, l'esprit a *réfléchi*. Il en est venu à voir synoptiquement et comparativement tous ses désirs et à les établir en un ordre d'importance qui les *hiérarchise*. Il y a bientôt pour lui des fins principales et des fins secondaires, des biens essentiels et des biens insignifiants. La volonté n'est donc plus tiraillée et errante : elle s'est constitué une sorte de *plan général de conduite* où les buts sont subordonnés par rang de valeur. L'enfant ne tarde pas à savoir ce qu'il désire « *par-dessus tout* », et ce qui peut être *sacrifié*. Faut-il faire remarquer que ce tableau varie d'un individu à un autre ?

Désormais l'esprit n'a donc plus devant lui l'inconnu. Sur l'avenir, où il se sent malgré lui lancé, il a projeté (comme sur un écran qu'il porte avec soi) un groupe de représentations qui orientent sur elles son effort. Et ce tableau l'exprime du fait qu'il exprime *ce qu'il veut*. Il révèle ce qui l'*intéresse*, ce à quoi il est sensible et *attentif*. Désormais, en effet, sa posture devant l'avenir n'est plus une inquiétude vague, mais une impatience orientée. Ses besoins, dont à présent il connaît les objets, le dressent en une perpétuelle attente et recherche de ce qu'il sait leur correspondre. Le succès de sa vie lui apparaît maintenant dans l'obtention d'un certain nombre de fins, qu'il a plus ou moins unifiées. Ce n'est donc plus lui-même (à savoir ses énergies) qu'il a pris en mains, c'est son existence tout entière (choses, gens, événements) qu'il cherche à utiliser et à ployer à ses visées. Il s'est donné un but. A la marche errante succède

l'avance rectiligne et décidée vers cette sorte d'*idée fixe* qu'est pour chacun son *rêve d'avenir* ou son *idéal*. C'est en ce sens que tout entier son être se tend en une avidité plus ou moins véhémence, mais que rien pourtant n'assouvira.

Pourquoi chacun de nous tient-il tant à la vie ? Pourquoi lui en coûte-t-il tant de partir ? Parce qu'il veut et attend encore quelque chose, que son souhait profond n'est pas totalement réalisé, son œuvre achevée, sa conquête terminée et assurée. De son premier à son dernier instant, la vie est une *exigence*, un effort d'expansion et d'accroissement. Prétendre l'expliquer par la seule action mécanique de l'ambiance est impossible : elle consiste dans le perpétuel conflit entre l'ambiance et cette aspiration impérative qu'est pour chacun son programme personnel d'effort.

II. — Exprimé par le tableau de ses fins, l'esprit l'est bientôt aussi par les *méthodes* dont il use pour les atteindre. Ce que celles-ci manifestent, ce n'est plus le *but* des élans, mais leur *allure*, c'est la trempe de l'énergie et la tournure de l'intelligence. — Hardiesse ou timidité ; ténacité ou inconstance ; entrain ou langueur ; décision ou hésitation ; fermeté ou indolence ; lenteur ou rapidité..., autant d'allures qui trahissent le degré de la vigueur et l'ardeur du désir. Quelques-uns, fougueux, aiment passionnément tout ce qu'apporte la vie ; d'autres, qu'on dirait résignés à vivre, semblent presque indifférents à tout. — D'autre part, l'expérience personnelle, avec ses échecs et ses succès, a fait acquérir à chacun ses procédés

coutumiers d'action, que la répétition a plus ou moins fixés. C'est à présent de son intelligence et des observations qu'il a déjà faites, que chacun a dégagé sa manière propre de chercher, d'acquérir, de réagir, au milieu des choses et des gens. Cette méthode, les années (le plus souvent, du moins) ne font que l'accentuer et l'indurer. Elle est un des éléments principaux de notre *caractère*. Et il suffit d'examiner la moindre affaire qui nous met en prise les uns avec les autres pour voir combien l'action nous révèle dissemblables, et, en somme, originaux. De même que chacun de nous se distingue de son voisin par les traits de son visage, son accent, son timbre de voix, ses gestes coutumiers, ses mots familiers, sa démarche, sa posture spontanée, il s'en distingue par sa façon de réagir à des circonstances identiques. L'un répond tout d'une pièce, l'autre avec réticence ; l'un avec audace, l'autre avec circonspection ; l'un avec maladresse, l'autre avec justesse ; l'un riposte de front, l'autre obliquement ; l'un s'obstine, l'autre fléchit...

Et cette remarque capitale contient une leçon pour quiconque prétend mener les hommes. Ne vouloir tenir aucun compte de ces notes singulières, c'est aller au-devant d'un échec certain. Au-dessous d'un fond commun, les différences sont assez considérables pour que les buts et les méthodes soient souvent opposés. Pour obtenir quelque chose d'un homme il faut savoir « à qui l'on a affaire » : ce qu'il veut et comment il veut. — Si la loi civile doit être faite en vue de *l'homme moyen*, elle doit pourtant se garder assez de

jeu pour rejoindre chaque individu. La théorie crée des cas généraux et des individus types ; la pratique n'a jamais devant elle que des cas particuliers et des individus originaux. Et, quelle que soit la puissance de l'éducation et de l'emprise sociale, l'uniformisation des hommes ne sera jamais que partielle et superficielle.

Qui de nous n'a son « quant à soi » ? et sa *manière*, qu'inconsciemment il apporte en toute chose ?

III. — Notons, en effet, que concurremment à l'action indéniable du *mimétisme social*, qui tend à amoindrir et effacer sa singularité, s'exerce sur tout individu une force inverse qui tend précisément à l'invétérer ; à savoir l'automatisation spontanée et continue de son propre passé, se stabilisant en *rou-tines*. Sans doute, toute volonté humaine a un long essor, et durant des années nous la voyons croître rapidement en vigueur et en habileté ; mais, c'est dès le début aussi que se forme à son intime et en son pourtour cette charge grandissante de ses habitudes qui peu à peu la raidit, la rétrécit, l'alourdit d'une gaine toujours plus épaisse. A l'automatisme hérité s'ajoute progressivement chez tous l'automatisme personnel. L'un et l'autre sont comme des *lests* pesant sur la volonté. Le plus grand nombre, il est vrai, de ces acquêts personnels servent l'initiative, en ce qu'ils lui permettent un plus large travail ; ceux-là constituent le *trésor des savoir-faire* qu'elle utilise sans plus entrer dans leurs détails. Presque tous, d'ailleurs, elle a cherché à les avoir. Mais il est (surtout parmi

celles qu'elle a contractées par mégarde), des habitudes qui la restreignent et la mènent à la manière de *hantises motrices*. A côté de la personne, encore souple et novatrice, se construit ainsi en chacun un *automate*, sorte de doublure obscure, de personnage de second plan, qui s'affirme (surtout par des maladroites), dès que l'autre s'absorbe, se distrait ou s'assoupit. A mesure que la personne vieillit et fléchit, l'automate s'étend à ses dépens. Et celui-ci est encore notre œuvre ! Car, de quoi est-il fait ? De l'accumulation de ce que nous appelons nos « *plis pris* » inconsidérés. Ce sont eux qui peu à peu nous font perdre notre plasticité, et nous enferment chaque jour plus rigidement et plus étroitement en cette partie semi-obscur de notre activité passée, qui est encore nous-même. Et c'est ainsi qu'au nombre de ses œuvres chacun doit compter son propre fantôme : il s'est construit de pair son être autonome et son automate.